

1864.

douanes maritimes, à l'exception de celles de Vera-Cruz, étaient complètement nuls; les libéraux tiraient au contraire des sommes importantes des ports entre leurs mains. Matamoros leur donnait 200,000 piastres par mois; les revenus de Mazatlan étaient également fort élevés. Il fallait certainement se rendre maîtres de ces deux points, mais on ne pouvait tout demander à la fois à une armée d'un effectif restreint. Cependant les actes du général Bazaine étaient déjà l'objet de critiques dont l'écho parvint à Paris. L'empereur Napoléon, auquel on représenta l'urgence de s'emparer de Mazatlan, en donna l'ordre formel. Quelques-uns des conseillers du nouvel empire allaient même jusqu'à se plaindre de l'inaction du corps expéditionnaire, et à exciter l'empereur Maximilien contre son commandant en chef; ce fut l'origine de difficultés qui prirent dans la suite un grand développement.

Loin d'être inactive, on verra qu'avec un effectif de moins de quarante mille hommes, l'armée française montra son drapeau, du nord au sud du Mexique, sur une étendue de plus de six cents lieues; mais le premier devoir du général, qui disposait d'un instrument aussi précieux, était d'en ménager l'emploi, et non de le faire servir à toutes les ambitions comme à toutes les impatiences.

Le général Bazaine le comprit; il fut soucieux de la santé et de la vie de ses soldats; il sut éviter, à une si grande distance de la mère-patrie, tout désastre qui eût été sans doute irréparable. Si ceux des Mexicains, qui se disaient impérialistes, eussent suivi les exemples de dévouement et d'abnégation donnés par les troupes françaises, l'Empire mexicain eût été fondé.

## CHAPITRE DEUXIÈME.

### SOMMAIRE.

Manifeste de l'empereur Maximilien à son arrivée au Mexique (29 mai 1864). — Voyage de l'Empereur dans les provinces de l'intérieur. — Situation générale du pays. — Le nonce du pape. — Questions religieuses. — Opérations militaires. — Expédition dans la Huasteca. — Combat de la Candelaria (1<sup>er</sup> août). — Opérations dans le nord. — Occupation de Durango (4 juillet). — Occupation de Saltillo et de Monterey (20 et 26 août). — Combat du Cerro de la Majoma (21 septembre). — Opérations de l'escadre à l'embouchure du Rio Bravo del Norte. — Occupation de Matamoros (26 septembre). — Opérations dans l'Etat de Jalisco. — Occupation de Colima (5 novembre). — Combat de Jiquilpan (22 novembre). — Evacuation d'Acapulco (14 décembre 1864).

La nouvelle de l'acceptation officielle de la couronne par l'archiduc arriva, le 15 mai, à Mexico; à partir de ce jour la Régence fut dissoute et le général Almonte prit les rênes du pouvoir comme lieutenant de l'Empereur; il ne les conserva que peu de temps puisque, le 28 du même mois, la frégate la *Novara*, ayant à son bord les nouveaux souverains, entra dans les eaux de Vera-Cruz (1).

Manifeste  
de l'empereur  
Maximilien  
à son arrivée au  
Mexique.  
(29 mai 1864.)

(1) On trouve, dans le recueil des documents diplomatiques des Etats-Unis, la traduction d'une lettre que l'empereur Maximilien aurait écrite à Juarez pour lui demander de cesser la guerre civile, et de venir loyalement concourir avec lui au bonheur du Mexique. Bien que ces sentiments soient en concordance avec les illusions généreuses de l'empereur Maximilien et avec les idées qu'il exprimait volontiers, l'authenticité de cette lettre nous paraît discutable.

L'empereur Maximilien, en mettant le pied sur la terre du Mexique, adressa le manifeste suivant à la nation :

« Mexicains,

« Vous m'avez désiré ! Votre noble pays, par l'expression spontanée des vœux de la majorité, m'a élu pour veiller dorénavant sur ses destinées.

« Quelque pénible qu'il ait été pour moi de dire adieu pour toujours à mon pays natal et aux miens, je l'ai fait, persuadé que le Tout-Puissant m'a confié par votre intermédiaire la noble mission de consacrer toutes mes forces et toute mon âme à un peuple qui, fatigué de combats et de lutttes désastreuses, aspire ardemment à la paix et au repos, à un peuple qui, après avoir assuré glorieusement son indépendance, veut jouir maintenant des bienfaits de la civilisation et du véritable progrès.

« Le sentiment de confiance réciproque, qui nous anime, sera couronné d'un brillant résultat, si nous restons toujours unis pour défendre courageusement les grands principes, seuls fondements vrais et durables des sociétés modernes. La justice inviolable et immuable, l'égalité devant la loi, la facilité pour tous de se créer une carrière et une position sociale, la liberté individuelle bien comprise s'accordant avec la protection des personnes et des propriétés, le développement de la richesse nationale, l'amélioration de l'agriculture, des mines, et de l'industrie, la création de voies de communications propres à l'extension du commerce, et enfin le libre développement de l'intelligence dans tous ce qui intéresse le bien public.

« Les bénédictions du ciel, le progrès et la liberté ne nous manqueront pas, si tous les partis, se laissant guider par un gouvernement fort et loyal, se réunissent pour atteindre le but que je viens d'indiquer, et si nous conservons le sentiment religieux qui a toujours distingué notre belle patrie jusque dans les temps les plus malheureux.

« Le drapeau civilisateur de la France porté si haut par son noble Empereur, à qui vous devez le retour de l'ordre et de la paix, représente les mêmes principes. C'est ce que vous disait, il y a

quelques mois, dans un langage sincère et désintéressé le commandant en chef de ses troupes, lorsqu'il vous annonçait une nouvelle ère de prospérité.

« Tous les pays, qui ont voulu devenir grands et puissants entre les nations, ont dû suivre cette voie ; si nous sommes unis, loyaux et fermes, Dieu nous donnera la force pour atteindre au degré de prospérité que nous ambitionnons.

« Mexicains ! L'avenir de notre beau pays est entre vos mains. Quant à moi, je vous offre une volonté sincère, la loyauté, et une ferme intention de respecter les lois et de les faire respecter avec une autorité inviolable.

« Ma force est dans la protection de Dieu et dans votre confiance ; le drapeau de l'indépendance est mon symbole ; ma devise, vous la connaissez déjà : « *Équité dans la justice.* » J'y serai fidèle toute ma vie. Il est de mon devoir de prendre le sceptre avec confiance et l'épée de l'honneur avec fermeté. A l'Impératrice appartient la tâche enviable de consacrer au pays tous les nobles sentiments d'une âme chrétienne et toute la douceur d'une tendre mère.

« Unissons-nous pour atteindre le but commun ; oublions les ombres du passé, ensevelissons les haines de parti ; l'aurore de la paix et d'un bonheur mérité se lèvera radieuse sur le nouvel empire. »

Le 29 mai au matin, l'Empereur et l'Impératrice débarquèrent à Vera-Cruz. Comme on était à l'époque du *Vomito*, il avait été décidé qu'ils traverseraient la ville sans s'y arrêter. Cette circonstance et l'heure matinale du débarquement influèrent d'une manière fâcheuse sur l'accueil qu'ils reçurent de la population vera-cruzaine, fort peu sympathique du reste à l'empire. Ils en furent péniblement impressionnés, l'Impératrice surtout ; la traversée des terres chaudes, le mauvais temps, et un accident de voiture contribuèrent à attrister le début du voyage ; mais à Cordova, où ils arrivèrent au milieu de la nuit, l'Empereur et l'Impératrice furent chaleureusement

1864.

acclamés par les Indiens accourus en grand nombre des campagnes voisines; dans leur crédulité naïve, ces pauvres gens saluaient en eux l'avènement d'une ère nouvelle, et l'accomplissement des antiques traditions qui promettaient à leur race, affranchie par un libérateur venu de l'orient, l'éclat et la splendeur des temps passés. Ces ovations se continuèrent sur toute la route jusqu'à Mexico. La veille du jour fixé pour leur entrée solennelle dans la capitale, l'Empereur et l'Impératrice s'arrêtèrent à Guadalupe; la plus grande partie de la société de Mexico se porta au devant d'eux. Des députations étaient arrivées des provinces de l'intérieur; les arcs de triomphe, les vivats, les acclamations, les démonstrations les plus enthousiastes ne manquèrent pas sur le passage du cortège impérial; l'allégresse paraissait générale, et, si l'on n'avait su que de semblables manifestations accueillent généralement tous les nouveaux pouvoirs, on eût pu croire que l'empire répondait en effet aux vœux sincères du peuple. L'Empereur et l'Impératrice se montrèrent d'une aménité parfaite avec les officiers français; ils témoignèrent une grande considération au commandant en chef, et l'Empereur lui laissa la libre direction des opérations militaires.

Le général Bazaine fut, peu de temps après, élevé à la dignité de maréchal <sup>(1)</sup>. « Mes relations avec Sa Majesté, écrivait-il au ministre, sont des plus faciles, car Elle a bien voulu me laisser entièrement la direction militaire; je n'en abuserai certes pas et, quand je prends une détermination d'une certaine gravité, j'en donne toujours connaissance à l'Empereur <sup>(2)</sup>. »

(1) Décret impérial du 5 septembre 1864.

(2) Le général Bazaine au ministre de la guerre, 28 juin 1864. — Voir à l'appendice la répartition des troupes au mois de juin 1864.

1864.

Les premiers jours, les choses marchèrent aussi bien que possible, mais lorsqu'il fallut s'occuper sérieusement des affaires, les difficultés surgirent de toutes parts. La détresse financière, les animosités de parti, les désordres administratifs, la stagnation commerciale rendaient la situation fort critique. Ce n'était pas seulement un trône qu'il s'agissait de consolider, c'était une nation entière qu'il fallait rappeler à la vie. Toute la puissance d'un homme de génie eût à peine suffi à pareille entreprise.

L'empereur Maximilien était heureusement doué; bon, affable, intelligent, instruit, exerçant un grand charme sur tous ceux qui l'approchaient, il manquait cependant de la décision et de la force de volonté nécessaires pour triompher d'une situation aussi difficile; le soin d'organiser son palais, de régler l'étiquette de sa cour, de distribuer les hautes charges domestiques ou gouvernementales aux familiers qui l'avaient accompagné au Mexique, paraît avoir absorbé une précieuse partie de son temps. L'Impératrice, femme d'une intelligence élevée, d'une grande vigueur morale, et d'un caractère énergique, s'associa aux travaux de l'Empereur; mais comment pouvait-elle suppléer par son activité à l'expérience politique qui faisait naturellement défaut à une princesse de vingt-quatre ans?

Avec les souverains, étaient arrivés d'Europe, deux hommes dont l'influence fut considérable au début du règne. L'un d'eux, M. Scherzenlechner, hongrois d'origine, avait été gouverneur de l'Empereur dans sa jeunesse; l'autre, M. Eloin, ingénieur belge, s'était attaché à la fortune de l'impératrice Charlotte. Installés au cabinet de l'Empereur avec le titre de conseillers intimes, ils se partagèrent toutes les questions. Rien ne se fit sans leur intermédiaire; leur ignorance des hommes et

1864.

des choses du pays, l'impossibilité de suffire à la multiplicité des travaux, l'insuffisance de leurs connaissances en matière politique et administrative, les entraves qu'ils apportaient à la prompte expédition des affaires par un examen minutieux et parfois incompetent, eurent les plus fâcheux résultats. Les ministres supportèrent difficilement l'ingérence de ces deux étrangers dans les affaires du pays, et le maréchal Bazaine, lui-même, eut bientôt à se plaindre des critiques dont ses opérations militaires étaient l'objet. D'un autre côté, l'Empereur, obéissant à des tendances libérales qu'il n'était pas opportun de manifester, éloigna la plupart des hommes choisis par la Régence, et nomma le général Almonte grand maréchal du palais, pour le reléguer dans une haute sinécure honorifique qui ne lui laissait plus aucune influence. Il constitua son ministère en y appelant des hommes connus pour leur libéralisme ; il donna le portefeuille des affaires étrangères à M. Ramirez, républicain ardent, remarqué par son antipathie pour l'intervention, et qui n'avait pas voulu siéger à l'assemblée des Notables ; cette politique aliéna la plupart des hommes du parti clérical conservateur sans rallier sincèrement aucun de ceux du parti opposé.

Voyage  
de l'Empereur  
dans  
les provinces de  
l'intérieur.

Des tiraillements ne tardèrent pas à se produire ; sollicité de prendre une décision sur les graves questions qui divisaient le pays, et dont la plus sérieuse était toujours celle des biens ecclésiastiques, l'Empereur n'osa pas trancher les difficultés qu'elles soulevaient, et voulut gagner du temps pour attendre l'arrivée d'un nonce apostolique. Afin de se soustraire aux obsessions dont il était l'objet, et s'assurer personnellement des dispositions du pays, il laissa la régence à l'Impératrice et quitta Mexico pour voyager dans l'intérieur. Accompagné de quelques officiers

1864.

français mis à sa disposition par le général Bazaine et d'une escorte de cavalerie franco-mexicaine, sous les ordres du commandant Loysel, chef d'escadron d'état-major, il se mit en route le 10 août.

Le 15 août, jour de la fête de l'empereur Napoléon, il présida un banquet qu'il offrit à San Juan del Rio aux troupes françaises ; il s'arrêta quelques jours à Queretaro, et se rendit, le 16 septembre, à Dolores Hidalgo, où la fête de l'Indépendance mexicaine fut célébrée au lieu même d'où le curé Hidalgo avait jeté le premier cri de liberté. L'Empereur saisit cette occasion de rendre publiquement hommage à l'appui prêté au Mexique par la France <sup>(1)</sup>.

Il visita Guanajuato, Leon, La Piedad, Morelia, Toluca, et ne revint à Mexico que le 30 octobre, après une excursion de près de trois mois que les pluies continuelles et le mauvais état des routes avaient plus d'une fois rendue extrêmement pénible. Aucune réception officielle ne devait avoir lieu à Mexico, mais la population fit spontanément à l'Empereur une ovation plus enthousiaste encore qu'à son arrivée <sup>(2)</sup>. Partout, sur sa route, il avait été accueilli avec les mêmes démonstrations et de nombreuses protestations de dévouement ; aucun souverain héréditaire, visitant ses États, ne trouva de réceptions plus chaleureuses que celles qui lui furent faites à Guanajuato, à Leon, à Morelia surtout, dont la population s'était cependant montrée si hos-

(1) . . . . . La idea de la independencia habia nacido ya ; pero desgraciadamente aun no la de la union ; peleaban hermano contra hermano, las pasiones y odios de partido amenazaban minar a lo que los heroes de nuestra hermosa patria habian creado. La tricolor, ese magnifico simbolo de nuestras victorias, se habia casi dejado invadir por un solo color, el de la sangre. Entonces llego al pais del apartado oriente y tambien bajo el simbolo de una gloriosa tricolor el magnanimo auxilio ; una aguila mostro a la otra el camino de la moderacion y de la ley. . . .

(2) Le maréchal au ministre, 9 novembre.

4864.

tile à l'intervention française au mois d'octobre précédent. L'établissement de la monarchie semblait répondre aux véritables désirs du peuple. On ne saurait en effet nier la spontanéité des manifestations qui se produisirent sur le passage de l'Empereur; mais la masse indienne raisonnait peu ses acclamations, et comme, d'autre part, les ennemis de l'empire s'éloignaient ou se taisaient, il était possible de se faire illusion sur les sentiments du pays. Cette fièvre d'enthousiasme une fois apaisée, les passions se réveillèrent; aucune plaie n'était cicatrisée, aucun esprit mieux disposé aux concessions; la popularité du souverain allait être compromise le jour où il lui faudrait porter la main sur les abus et entreprendre les réformes.

L'Empereur reçut avec bienveillance les hommes de tous les partis; il s'efforça de leur faire accepter une sorte de trêve; cependant il témoignait une préférence marquée à ceux qui lui étaient signalés pour leurs idées libérales<sup>(1)</sup>; presque partout il changea les fonctionnaires nommés par la Régence et les remplaça par d'autres d'opinions plus avancées; c'était agir avec une grande précipitation. Ces mesures, froissant les intérêts et la susceptibilité d'hommes souvent très-dévoués aux institutions monarchiques, les désaffectionnèrent et les découragèrent profondément; malgré ces modifications de personnel, aucune impulsion vigoureuse ne fut donnée aux rouages administratifs. Les nouveaux élus restèrent dans les errements traditionnels de leurs prédécesseurs et nulle amélioration ne fut réalisée dans les mœurs politiques du pays. L'Empereur visi-

(1) Il reçut avec distinction le général Uraga qui, depuis quelques jours, venait de déposer les armes, et prit son fils comme officier d'ordonnance. Il vit aussi le général Vidaurri, l'ancien gouverneur de Nuevo-Leon. Tous deux entrèrent au Conseil d'État.

4864.

—  
tait les églises, les écoles, les prisons, accordait des grâces, passait une grande partie du jour à examiner les sollicitations des uns et des autres, et se perdait dans les détails alors qu'aucune loi constitutionnelle n'était encore préparée pour le pays, que le clergé presque menaçant revendiquait ses privilèges, et que le canon des troupes juaristes se faisait entendre de nouveau à quelques journées seulement de la route qu'il suivait. Cédant toujours à cette prévention qui le portait à éloigner de lui les hommes de l'ancien parti interventionniste, l'Empereur ne voulait pas voir le général Marquez dont la division, alors réunie dans le Michoacan, était en marche vers Colima; il essaya de l'éviter; mais le général Marquez tenait à honneur de lui présenter ses troupes alors très-convenablement organisées, et qui pouvaient devenir un excellent noyau pour une armée nationale. Il se trouva sur le passage du cortège impérial; l'Empereur, forcé de le recevoir, l'accueillit froidement, ne s'arrêta que quelques instants, et ne daigna pas seulement passer devant le front de cette petite division mexicaine qui, la première, avait combattu sous la bannière de l'empire. A cette époque, au contraire, il en décidait le licenciement, et commettait la faute de n'entourer son trône que de baïonnettes étrangères. Le général Marquez était si compromis, par l'énergie souvent cruelle dont il avait fait preuve, que, sans doute, il eût été difficile de lui conserver une haute position dans l'armée ou dans le gouvernement impérial; sa présence pouvait être un obstacle à la fusion des anciens partis; mais il n'était pas encore question de cette réconciliation, et il y avait ingratitude de la part de l'empereur Maximilien à méconnaître les services rendus par ce général à la cause de l'empire.

1864.

Pendant son voyage, l'Empereur avait pu se convaincre du déplorable état dans lequel se trouvaient toutes les branches de l'administration, du désordre des finances, de l'ignorance du clergé, de son insouciance des choses religieuses, de sa préoccupation des intérêts matériels (1).

Il se préoccupa vivement du sort de la race indienne maintenue presque partout dans un état voisin du servage(2). Attaché à la culture des grandes haciendas, le travailleur ou *peon* ne peut en quitter le territoire sans s'être acquitté vis-à-vis de l'hacendero, non-seulement de ses dettes personnelles, mais encore de celles de son père que l'iniquité des anciennes lois coloniales fait passer sur sa tête. Son salaire est si modique qu'il ne peut jamais se libérer; au contraire, sa dette s'accroît sans cesse, parce que, pour resserrer les liens qui l'attachent à la glèbe, son maître se charge de lui procurer de l'eau-de-vie, des vêtements, les menus objets de ménage dont il a besoin, et lui ouvre volontiers un crédit dans *la tienda* (magasin de détail) de l'hacienda. La douceur ordinaire des Indiens, l'intelligence qu'ils dénotent souvent, leur reconnaissance pour les égards qu'on leur témoigne, intéressèrent l'Empereur, comme elles avaient déjà intéressé les chefs de l'expédition française. Ces pauvres gens, habitués à être maltraités et pressurés par tous les partis, se montraient parfois étonnés des ménagements dont les Français usaient envers eux; ils n'étaient pas éloignés de les

(1) A son passage à Queretaro, il s'était étonné de ne pas y voir l'évêque du diocèse, et l'avait fait immédiatement mander de Mexico, où il se trouvait; mais ce prélat répondit que « *le soin de sa famille* » ne lui permettait pas de quitter la capitale; or, à quelques lieues seulement de Queretaro, des villages entiers d'Indiens n'étaient pas baptisés; l'empereur ayant formé le projet de s'y rendre et de servir lui-même de parrain à ces malheureux, les curés se hâtèrent de les baptiser en masse.

(2) Voir à l'appendice la note sur la colonisation.

1864.

considérer comme des libérateurs; aussi, dans plus d'un endroit, entourèrent-ils l'Empereur des témoignages non équivoques de leur dévouement, et ne cachèrent-ils pas les espérances que leur faisait concevoir l'établissement d'un nouvel ordre de choses. En profitant des aspirations de cette nombreuse population, en l'émancipant graduellement, l'Empereur espérait trouver en elle les plus fermes soutiens de son trône.

A son retour à Mexico, il fit publier, par le *Journal officiel*, une lettre qu'il écrivit à M. Velasquez de Leon, et dans laquelle étaient résumées les impressions rapportées de son voyage. *Convaincu*, disait-il, de *l'adhésion à l'empire de l'immense majorité du pays*, fort du devoir qui lui était imposé de ramener la paix et la tranquillité, il ne pouvait plus considérer comme des belligérants les bandes armées qui battaient la campagne; elles devaient donc être traitées comme des rassemblements de malfaiteurs auxquels étaient applicables toutes les rigueurs des lois. Il rétablit la juridiction des cours martiales (1) qu'il avait d'abord cru pouvoir adoucir; mais le général Bazaine, ne voulant pas laisser retomber, sur l'armée française seule, la responsabilité des exécutions sommaires, insista pour que ces tribunaux exceptionnels fussent autant que possible composés d'officiers mexicains. Les colonnes mobiles pouvaient suffire d'ailleurs à purger le pays des bandes de voleurs, et à réduire ce qui restait des forces juaristes dans les provinces du centre. Les difficultés réelles de la situation résidaient dans les questions de finance et dans les questions religieuses; c'était là surtout qu'on devait apporter un remède énergique.

Depuis l'arrivée de l'Empereur au Mexique, le général

(1) Le maréchal au ministre, 9 novembre, 10 décembre 1864.